

SACD Belgique
M002297

Les dix commandements du célibataire

Comédie en un acte pour adultes (80 min. environ)

de Philippe Danvin

DISTRIBUTION :

5 PERSONNAGES (2 HOMMES, 3 FEMMES) :

Jérôme

Cécile

Le mari

Déborah

Véronique

Un seul décor : un intérieur contemporain.

SCENE 1 : JEROME, CECILE et LE MARI

JEROME (*rentrant*) – Enfin ! Et maintenant dormir, dormir. Je coupe mon portable et dodo, dodo ! (*Son portable sonne.*) Sale bête ! Je réponds si ce n'est pas elle et puis basta ! (*Il répond.*) Allô ! Non, elle n'est plus là. Plus de Déborah, non ! Fini Déborah !...Mais je suis crevé mon vieux, tu ne peux pas savoir, je suis crevé, lessivé... Trois nuits blanches pour réussir à rompre ! Elle me rappelle Cécile. Tu te rappelles de Cécile, la collante Cécile ? Il m'a fallu déménager pour en être quitte...Boire un verre ? Non, impossible...Demain, oui, pourquoi pas ?... Après une bonne nuit de repos...Oh oui, une bonne nuit de repos ! ... Oui, on se rappelle, salut ! (*Il raccroche.*) Et une nuit, ce sera le strict minimum. Vingt heures de sommeil, là oui. Je vais me déconnecter du monde. Fini Déborah ! Terminé les Déborah, les Cécile, fini ! fini ! (*On sonne.*) Allons bon, si ce n'est pas un marchand de somnifères, je m'en vais te l'expédier, foi de Jérôme. (*Il va ouvrir. C'est une femme.*) Cécile ! Toi ici ? Mais comment se fait-il ?

CECILE – Je te retourne la question : qu'est-ce que tu fais là ?

JEROME – Comment ça qu'est-ce que je fais là ? Mais si tu as sonné à cette porte, c'est que tu m'as retrouvé, que tu savais que j'habitais ici.

CECILE – Ecoute, je n'ai pas le temps de t'expliquer. J'ai quelques secondes d'avance sur mon mari qui va arriver. Il est persuadé que j'ai un amant dans le quartier. En bas, il était tellement menaçant qu'il a exigé de savoir son nom. Quand j'ai vu la plaque : « Jérôme Durant, kinésithérapeute », je n'ai pas réfléchi, j'ai donné le nom.

JEROME – Un nom qui est le mien.

CECILE – Mais les Durant, ça court les rues ! La preuve. Sur le moment, je n'ai même pas pensé à toi, ce n'est qu'en te voyant que j'ai réalisé. Mais je te croyais mort en Afrique, il y a cinq ans. Tu as l'air drôlement bien portant pour un mort.

LE MARI (*en voix off*) – Il n'a qu'à faire ses prières.

JEROME – Mon Dieu ! Je ne sais pas ce qui se prépare mais je ne suis pas en état. Je suis si fatigué.

LE MARI (*surgissant*) – Le voilà, le monstre !

JEROME – Le monstre, le monstre, c'est vite dit. Si vous regardez bien, vous verrez que je n'ai pas le physique de l'emploi.

LE MARI – Parce qu'il y a un physique pour être amant, peut-être ?

JEROME – Il faut déjà être beau, regardez-moi d'un peu plus près.

CECILE (*au mari*) – Mais oui, regarde-le : comment veux-tu qu'il ait pu me séduire ?

JEROME – Mais oui, voyons, je suis insignifiant.

CECILE – Tout à fait insignifiant.

LE MARI – Vous êtes bien Jérôme Durant, kinésithérapeute ?

JEROME – Oui, mais ça s'arrête là.

LE MARI – Non, monsieur, cela ne s'arrête pas là : en bas ma femme m'a donné votre nom, le nom de son amant. Osez-vous nier que vous n'avez jamais été son amant ?

JEROME – Non.

CECILE (*à Jérôme*) – Mais enfin qu'est-ce qui te prend de dire une chose pareille ?

LE MARI (*d'abord à Cécile*) – Le tutoiement ! Tu vois que tu le connais. (*Ensuite à Jérôme.*) J'apprécie au moins une chose chez vous : la sincérité. Mais un aveu ne vous sauvera pas.

JEROME – Un aveu ? Mais je n'ai rien avoué du tout.

CECILE – Il n'a rien avoué et je ne l'ai pas tutoyé : tu as dû mal entendre.

LE MARI – Mes oreilles sont encore en bon état de marche. Merci ! (*A Jérôme.*) Vous reconnaissez donc que vous êtes son amant.

JEROME – Moi ? Jamais de la vie.

CECILE (*à son mari*) – Tu vois.

LE MARI (*à Jérôme*) – Vous venez de dire le contraire il y a quelques secondes à peine.

JEROME – Vous m’avez demandé si j’avais été son amant et j’ai répondu oui. Est-ce que c’est clair ?

LE MARI – N’essayez pas de m’embrouiller. Vous voyez bien que vous reconnaissez être son amant.

CECILE – Il ne reconnaît rien du tout.

JEROME – Exactement. Dans l’état de fatigue qui est le mien, je suis incapable de reconnaître quoi que ce soit.

LE MARI – Avouez : vous êtes son amant.

JEROME – Pas je suis, mais plutôt je fus ou j’étais, monsieur, j’étais.

LE MARI – Comment ça vous fûtes, comment ça vous étiez ?

CECILE – Ecoute, tu vois bien que ce monsieur est fatigué et qu’il tient des propos incohérents en récitant ses tableaux de conjugaison.

JEROME – C’est ça, oui. Je suis fatigué, je tiens des propos incohérents. Alors laissez-moi me reposer et vous reviendrez plus tard, demain par exemple.

LE MARI – Vous ne m’avez pas répondu : pourquoi avez-vous dit que vous étiez son amant ?

JEROME – Parce que ça remonte à quelques années et qu’il y a prescription, vous entendez : prescription.

CECILE (*à son mari*) – Voilà, comme dit monsieur, il y a prescription. On ne va pas ressortir les vieux dossiers.

LE MARI – Et pourquoi pas ?

JEROME – Parce qu’il y a prescription, comme je viens de vous le dire. J’étais l’amant de madame il y a cinq ans et votre histoire est plus récente, tout simplement.

LE MARI – Il y a dix ans que nous sommes mariés.

JEROME – Dix ans ? (*En aparté à Cécile.*) Pourquoi m’avais-tu dit il y a cinq ans que ton mari était cloué dans un fauteuil roulant suite à un accident de voiture et qu’il avait encore peu de temps à vivre ?

CECILE (*embarrassée et en aparté à Jérôme*) – Je...je... t’expliquerai mais la guérison fut miraculeuse.

JEROME (*au mari*) – Ecoutez mon vieux, jusqu’à présent, je suis resté bien poli et correct mais si vous ne débarrassez pas le plancher immédiatement, je vous renvoie à Lourdes et j’appelle la police.

LE MARI – Je suis là et je ne vois pas ce que j’irais faire à Lourdes.

JEROME – Je vois bien que vous êtes là mais si vous ne mettez pas le cap immédiatement sur un centre de pèlerinage agréé par la sécurité sociale, je vous répète que j’appelle la police.

LE MARI – Et moi je vous répète que je suis là, déjà là. C’est moi la police : commissaire de police, même.

JEROME (*en aparté*) – La gaffe.

CECILE (*au mari*) – Tu cherches à lui faire peur ?

JEROME (*en aparté*) – Premier commandement du citoyen honnête : tu éviteras de parler trop vertement à un ancien commissaire paralytique si tu ne veux pas te retrouver au violon pour apprendre la musique.

LE MARI – Vous m’avez donc bel et bien cocufié, monsieur, voici cinq années !

JEROME (*en aparté*) – Cocufié ? Cocufié ? Comme ça parle bien un commissaire ! (*Puis au mari.*) Monsieur le Commissaire, je vois que vous êtes énervé et dans votre état que je devine encore précaire, vous feriez mieux de penser à votre santé et remettre la fin de cet entretien à demain parce que là, vraiment, je fatigue.

LE MARI – Vous fatiguez ? (*Puis à Cécile.*) Donc si je comprends bien, tu as connu ce monsieur il y a cinq ans et tu as eu au minimum deux amants depuis que nous nous connaissons.

CECILE (*embarrassée*) – Deux...deux amants ? Mais non, mais non !

LE MARI – Mais si, mais si !

JEROME – Bien. Je vois que vous allez jouer au ni oui ni non, je vous laisse. Je file dans ma chambre, vous n'aurez qu'à claquer la porte en sortant.

LE MARI – C'est ça, passez à côté quelques instants, j'ai à parler à ma femme. Mais ne vous endormez pas, je vais encore avoir besoin de vous dans très peu de temps. (*Jérôme rentre dans la pièce du fond côté cour.*)

SCENE 2 : CECILE et LE MARI

CECILE – Si...si nous rentrions chez nous ?

LE MARI – Je pose toujours les questions sur le lieu du crime.

CECILE – Le lieu du crime ?

LE MARI – C'est ici que tu le voyais ? C'est ici que ça se passait ?

CECILE – Que...que ça se passait ? Non...non... il ne pouvait pas.

LE MARI – Il ne pouvait pas ?

CECILE – Tu...tu ne l'as pas entendu se plaindre ? Il a parlé de Lourdes, de pèlerinage, d'être fatigué.

LE MARI – Et alors ?

CECILE (*avec gravité*) – Il n'y a plus qu'un miracle qui puisse le sauver.

LE MARI – Un miracle ?

CECILE – Il souffre d'une espèce de maladie du sommeil mais c'est pire.

LE MARI – C'est pire ?

CECILE – Certaines activités lui sont interdites tellement elles le fatiguent.

LE MARI – Certaines activités ? De quoi veux-tu parler ?

CECILE – Mais des activités...sexuelles, bien sûr. Je..je l'ai connu un peu par hasard et quand il est tombé amoureux de moi et que j'ai appris son état, je...je...

LE MARI – Tu ?

CECILE – ...j'en ai eu pitié et je venais le voir...sans qu'il ne se passe rien forcément. C'était platonique. Il a toujours besoin de dormir.

LE MARI – Vraiment ?

CECILE – Son état ne fait qu'empirer et ses facultés intellectuelles diminuent également. Tu n'as pas remarqué ses propos incohérents ?

LE MARI – C'est vrai que j'avais du mal à suivre sa conversation. Il avait l'air de me parler comme si c'était moi le malade.

CECILE – C'est typique.

LE MARI – C'est typique ?

CECILE – Typique de sa maladie. Des gens comme lui se croient bien portants et s'intéressent au sort des autres parce qu'ils croient que ce sont eux les malades.

LE MARI – Tu es sûre ?

CECILE – Et si jamais il continue à te parler de la sorte, ne le démens pas, il faut rentrer dans son jeu. Il oublie ainsi sa propre maladie et sa mort prochaine.

LE MARI – Sa mort prochaine ?

CECILE – Il n'en a plus que pour quelques mois.

LE MARI – Quelques mois ? Moi qui voulais lui faire la peau.

CECILE – Tu es contre l'euthanasie ?

LE MARI – Evidemment.

CECILE – Voilà une deuxième raison de ne pas l'abattre.

LE MARI – Une deuxième ? Et si nous reparlions de ta deuxième infidélité à présent ?

CECILE – Ma deuxième infidélité ?

LE MARI – Mais oui, il a admis qu’il t’avait connu il y a cinq ans. Or, il y a une autre infidélité, plus récente, celle qui m’amène ici.

CECILE – Ici, tu viens de le dire, pas ailleurs. Il n’y a personne d’autre. Quand j’ai dû le nommer, c’est son nom que j’ai donné... Tu m’avais fait suivre ?

LE MARI – En étant commissaire, c’était facile, enfin presque. Je suis resté dans le vague, je ne voulais pas qu’on se moque de moi. J’ai appris que tu venais régulièrement dans le quartier.

CECILE – Je n’ai jamais pu me résoudre à l’abandonner depuis cinq ans. L’abandonner, c’était le tuer.

LE MARI – Il avait quand même l’air d’insister en disant que tout était fini depuis cinq ans.

CECILE – Pour ne pas te faire souffrir. A ses yeux, c’est toi le malade. Tu ne le vois quand même pas t’avouer que cela durait depuis cinq ans.

LE MARI – Tu dois avoir raison. Mais il ne s’est vraiment jamais rien passé ?

CECILE – Si. J’avoue et malgré tout, j’ai honte : il y a eu quelques baisers.

LE MARI – Je comprends et je pardonne.

CECILE – J’admire ta grandeur d’âme.

LE MARI (*en lui touchant tendrement l’épaule*) – Et moi la tienne.

SCENE 3 : JEROME, CECILE et LE MARI

JEROME (*revenant*) – Si vous avez encore à me parler, faites-le tout de suite, s’il vous plaît. Je voudrais me reposer.

LE MARI (*attendri*) – Je comprends : ne restez pas debout, mon vieux, venez vous asseoir.

JEROME – Venir m’asseoir ?

LE MARI – Mais oui, pas d’effort inutile, venez.

JEROME (*en aparté*) – Je me serais trompé sur son compte ?

LE MARI – Venez, venez.

CECILE – Mais oui, viens, Jérôme. (*Elle se déplace jusqu’à lui.*)

JEROME (*en aparté à Cécile*) – Si tu me parlais de sa guérison miraculeuse, toi !

CECILE (*en aparté à Jérôme*) – Heu... à Lourdes, on n’y croyait plus et ça a marché... Il s’est mis à remarcher... et tout le reste a suivi. Mais ne t’y fie pas, il est dangereux. (*Elle s’éloigne de lui.*)

LE MARI – Nous allons vous laisser vous reposer.

CECILE – C’est ça, laissons-le puisqu’il est mort de sommeil.

LE MARI – Enfin ! mort, vous avez encore le temps mon vieux, vous avez encore le temps.

JEROME – Encore le temps ?

CECILE (*en aparté, s’emparant d’une clé qu’elle vient de trouver sur un meuble*) – Et ça, c’est pour moi, la clé de l’appartement. Je t’ai retrouvé, je ne te lâche plus.

LE MARI – Je reviendrai demain prendre de vos nouvelles.

JEROME – Si vous y tenez.

CECILE (*sortant*) – Au revoir, Jérôme.

LE MARI – J’arrive. (*Puis à Jérôme.*) Ménagez-vous, mon vieux, ménagez-vous. On n’a qu’une vie, reposez-vous.

JEROME – Merci. Je vais effectivement suivre votre conseil. (*Le mari sort.*) Curieux, cette subite gentillesse. Enfin, je vais en profiter pour récupérer. (*Cécile revient par la porte qui était restée ouverte.*)

CECILE – Vite ! J’ai à peine une minute.

JEROME – Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Tu as un amant dans le quartier ?

CECILE – Si tu me parlais plutôt de ta mort en Afrique.

JEROME – Pas avant que tu ne m’aies parlé de sa guérison miraculeuse.

CECILE – Je n’ai pas le temps : sache qu’il est bel et bien dangereux, il a en permanence un revolver sur lui. Mais sa guérison n’est pas définitive : il est occupé à perdre petit à petit la raison.

JEROME – C’est-à-dire ?

CECILE – Il se met à voir dans chaque personne un grand malade et lui parle alors avec beaucoup de gentillesse.

JEROME – Ce qui explique son changement subit de comportement.

CECILE – Je file sinon il risque de remonter pour nous tirer comme des lapins. *(Elle repart. Il ferme la porte derrière elle.)*

JEROME – Comme des lapins ? Non mais ! La période de chasse est clôturée, tu entends commissaire qui perd la raison, clôturée. Bien, la porte est fermée, il n’y a plus que moi et moi. Quel beau tête à tête ! Premier commandement du célibataire épuisé : ta porte tu veilleras à bien refermer. *(Il va s’asseoir.)* Second commandement : tu te créeras une image mentale agréable pour demander le passage du marchand de sable. On se concentre : création de l’image mentale : je descends dans le Sud dans ma magnifique 308. Ma 308, quel pied ! Dire que la semaine avait si bien commencé quand j’en avais pris livraison et puis il a fallu l’ouragan Déborah, l’ouragan, que dis-je ? le cyclone, le raz-de-marée, le tsunami de l’amour. Terminé tout ça, je mets le cap sur une île nommée abstinence. Les femmes : une ça va, trois...

(Cécile revient.)

Cécile – Bonjour les dégâts !

JEROME – Bonjour les dégâts ? Comment ça « Bonjour les dégâts ? » Comment es-tu rentrée ?

CECILE – J’ai vu des clés qui traînaient tantôt. Je n’ai pas pu résister. Je viendrai quand je le voudrai maintenant.

JEROME – Premier commandement du célibataire abstinent : de serrures tu changeras immédiatement pour qu’elle oublie que tu fus son amant.

CECILE – Que marmonnes-tu ?

JEROME – Marmonne ?...Heu ! non, marmotte, voilà c’est ça. Je rêvais d’une marmotte, je me disais : si je pouvais dormir comme une marmotte.

CECILE – Un qui dort et au volant, lui, c’est mon idiot de mari. Il m’exaspère. Je suis remontée quand je l’ai vu emboutir une voiture en redémarrant. Si tu l’avais vu : après l’arrière, en voulant se dégager, il a ensuite littéralement labouré toute l’aile gauche.

JEROME *(inquiet)* – Une voiture ?

CECILE – Oui, une 308 rouge garée dix mètres plus loin dans la rue.

JEROME *(explosant)* – Ce n’est pas possible ! Je vais me réveiller. Dites-moi que je rêve. La première voiture neuve que j’achète de ma vie après des occasions pourries, il me l’emboutit. Une voiture neuve de quatre jours ! Je vais le tuer, je vais le tuer, le réduire en bouillie, lui envoyer un kamikaze pour le faire exploser, le massacrer, l’exterminer à grande échelle, le génocider. Et il trempera son doigt dans son sang pour me demander grâce et il écrira *(Le mari rentre à son tour. Jérôme change radicalement de ton.)*...sur un constat à l’amiable. Ne vous en faites pas Monsieur le Commissaire, c’est ma bagnole et on va écrire les circonstances sur un constat...à l’amiable. J’étais mal garé, c’est ça, j’étais mal garé, j’assume. Ne vous en faites pas, je plaide coupable. *(Il tend les mains comme pour être menotté.)*

LE MARI – Je suis confus.

JEROME – Moins que moi, commissaire, moins que moi.

LE MARI – Non, vraiment, c’est de ma faute.

JEROME – Puisque je vous dis que j’étais mal garé.

LE MARI – Mais non, mais non !

JEROME – Mais si, mais si. D’ailleurs, je vais vous donner les clés. Vous déplacerez ma 308 pour mal la garer pour qu’on voie que c’était vraiment ma faute.

LE MARI – Mais je ne peux pas faire une chose pareille.

CECILE – Si on te le propose.

JEROME – C’est moi qui vous le demande.

LE MARI – Mais non, mais non !

JEROME – Mais si, mais si !

LE MARI – Mais non, mais non !

JEROME – Mais si, mais si !

LE MARI – Si vous insistez.

JEROME – Mieux que ça : j’y tiens. Et dans la boîte à gants, vous trouverez un constat : complétez-le à votre avantage, il ne me restera plus qu’à le signer ensuite.

LE MARI – Mais je ne peux pas faire une chose pareille.

CECILE – Si on te le propose.

JEROME – Puisque je vous dis que j’y tiens.

LE MARI – Mais non, mais non !

JEROME – Mais si, mais si !

LE MARI – Mais non, mais non !

JEROME – Mais si, mais si !

LE MARI – Bien alors, je vais me laisser convaincre. (*Jérôme sort un trousseau de clés de sa poche et lui tend.*)

JEROME – Voici les clés.

LE MARI – Merci. Pendant que je m’occupe de tout cela, profitez-en pour vous reposer, mon vieux.

JEROME – Me reposer ? Ne me tentez pas, commissaire, ne me tentez pas.

LE MARI (*sortant*) – Je reviens.

JEROME – Oh oui ! me reposer.

CECILE – Nous avons mieux à faire. (*Elle va fermer la porte à clé.*)

JEROME – Nous avons mieux à faire ?

CECILE – Allez ! La porte est fermée, il ne pourra pas rentrer. Refais-moi le coup du canapé.

JEROME – Le coup du canapé ?

CECILE – Mais oui, on tourne autour et puis on s’accouple bestialement dessus quand tu m’attrapes.

JEROME – C’est hors de question !

CECILE – Au lieu de te disculper, tu veux que je lui raconte en long et en large toutes nos galipettes ?

JEROME – Oh, la salope ! Tu ne perds rien pour attendre.

CECILE (*tournant autour du canapé*) – Plus que trois petits tours...

JEROME (*même jeu mais pleurnichant*) - ...avant de faire l’amour.

CECILE (*même jeu*) – Plus que deux petits tours...

JEROME (*même jeu*) - ...avant de faire l’amour.

CECILE (*même jeu*) – Plus qu’un petit tour...

(*Une femme est rentrée.*)

SCENE 4 : JEROME, CECILE et DEBORAH

DEBORAH – Plus on est de fous...

CECILE/ JEROME (*en chœur*) - ...plus on rit...Plus on rit ?

JEROME – Ah ! Déborah ! Mais comment es-tu rentrée ?

DEBORAH – Par le lavabo de la salle de bain. Non, rassure-toi, j’ai fait comme tout le monde, je suis entrée par la porte !

JEROME – Elle était restée ouverte ?

DEBORAH – Non : j’ai toujours une clé.

JEROME (*pleurnichant*) – Mais qu’est-ce que les femmes ont toutes à vouloir une clé ! Premier commandement du célibataire prévoyant: supprime les portes, ne place que des fenêtres si tu veux retrouver ton bien-être.

DEBORAH – C’est pour ça que tu m’as larguée ? Parce que j’étais remplacée ?

JEROME – Mais non, enfin, Déborah, mon petit lapin…

DEBORAH – Le lapin, je le chasse aujourd’hui. Je suis armée. (*Elle a sorti un revolver de son sac avant de l’y remettre.*) Que disais-tu quand je suis arrivée ? Plus qu’un petit tour avant quoi ?

CECILE – Vous n’avez croisé personne ?

DEBORAH – Toi, je ne t’ai pas causé !

CECILE – Madame, je sais que les apparences sont contre nous.

JEROME – Ah oui, là, pour être contre nous, elles sont contre nous.

CECILE – Puis-je vous expliquer en trente secondes ?

DEBORAH – Il n’y a rien à expliquer.

JEROME – Si. Déborah, je t’en conjure, écoute-la.

DEBORAH – Et si tu m’expliquais, toi ?

JEROME – Impossible, je suis en manque total de lucidité. Cécile pourra sûrement résumer la situation. Moi, je n’arrive plus à suivre. Je suis trop fatigué.

DEBORAH – Parce que c’est Cécile ? Il est vrai que nous avons oublié de faire les présentations. Soit ! Je vous écoute, Cécile. Quels bobards allez-vous m’inventer ?

CECILE – Mon…mon mari devient fou. Il m’a emmenée de force faire un tour en voiture. Dans la rue en bas, il a accroché celle de Jérôme.

JEROME (*pleurnichant*) – Ma 308.

DEBORAH – Intéressant. Et ensuite ?

CECILE – Quand Jérôme est sorti de sa voiture, il s’est retrouvé avec un revolver sous le nez.

JEROME – Son mari est commissaire de police.

DEBORAH – De plus en plus intéressant. Et alors ?

CECILE – Il nous a fait monter ici. Il tenait des propos incohérents.

JEROME – Il m’a pris en otage, mon lapin.

CECILE – Il nous a mis en joue et ensuite nous a forcés à faire le tour du canapé en récitant…

JEROME – …plus qu’un petit tour…

CECILE – Quand on a commencé, c’était plus que cinquante…

JEROME – Et puis quarante-neuf…

CECILE – Et puis quarante-huit…

JEROME – Et tous les dix tours, on en avait un gratuit.

CECILE – Je croyais qu’il était encore là, il sera redescendu.

JEROME – Heureusement que tu ne l’as pas croisé, il aurait pu te tirer dessus.

DEBORAH – Et vous ne vous connaissiez pas avant l’accrochage ?

CECILE ET JEROME (*en chœur*) – Non !

DEBORAH – Et comment se fait-il que vous vous tutoyiez si vous ne vous connaissez pas ?

JEROME – Nous avons vécu des choses tellement fortes en cinq minutes que…

CECILE – …ça crée des liens.

DEBORAH – Des liens très affectifs apparemment.

JEROME – Non, c’est…c’est parce que nous avons dû nous présenter. Il hurlait : « Vous allez voir comment je m’appelle. » Heu…Comment s’appelle-t-il au juste ?

CECILE – Raymond.

JEROME – Il a donc dit : « Je m'appelle Raymond, je te présente... »
 CECILE – ...Cécile.
 JEROME – A présent, tu vas me dire ton petit nom ». Je lui ai répondu...
 CECILE – ...Jérôme.
 JEROME – Et il a ajouté : « Maintenant que les présentations sont faites... »
 CECILE – ...vous allez tourner cinquante fois autour du canapé en disant... »
 JEROME – Ne le disons plus.
 DEBORAH – Et vous croyez que je vais gober tout ça ?
 CECILE – Je vous en supplie, Madame, c'est la vérité.
 JEROME – Et plus on faisait de tours, plus il devenait gentil avec moi.
 CECILE – Oui, les crises de violence alternent avec celles de gentillesse.
 JEROME – En fait, il prenait de mes nouvelles, il me parlait comme à un malade.
 CECILE – Mais un malade en phase terminale...puisqu'il voulait nous tuer.
 DEBORAH – Après cette brillante plaidoirie, il ne me reste qu'à attendre l'arrivée du principal suspect...qui confirmera évidemment vos dires.
 CECILE (*en aparté*) – Aïe ! A force de jouer avec le feu, je vais me brûler.
 JEROME (*en aparté*) – Je vais me faire refroidir.
 DEBORAH – Et comme je veux pouvoir comparer les versions sans que tout le monde ne parle en même temps, (*S'adressant à Cécile en désignant la porte à l'avant-scène côté cour.*) je vais te demander de passer à côté.
 CECILE – Mais...
 DEBORAH (*ressortant son revolver*) – Je ne crois pas que tu aies le choix, ma beauté.
 CECILE – "Ma beauté", n'exagérons pas. Vous continuez à penser que j'ai pu séduire Jérôme alors que je suis insignifiante, regardez bien.
 JEROME – Mais oui, voyons Déborah, elle est insignifiante.
 CECILE – Tout à fait insignifiante. Mais je ne vais pas vous contrarier, je vais passer à côté. (*Elle veut sortir par le fond côté cour.*)
 DEBORAH – Non, pas dans la chambre, dans la cuisine !
 CECILE – Dans la cuisine ?
 DEBORAH – La femme dans la cuisine, aux fourneaux. L'homme dans la chambre. (*Cécile rentre dans la cuisine.*)
 JEROME – Oh oui ! dans la chambre, je vais aller me reposer et je vais vous laisser régler vos comptes. J'avais justement acheté des boules quies. Elles vont servir tout de suite. (*Il veut rentrer dans la chambre.*)
 DEBORAH – Non, pas tout de suite.
 JEROME – Ecoute Déborah, ce n'est pas à toi que je vais expliquer que je suis en manque de sommeil et que...
 DEBORAH (*ironique*) – Mon pauvre bébé.
 JEROME – Mais comme un bébé qui est fatigué, je sens que je vais devenir difficile. Je vais faire ma crise.
 DEBORAH (*s'asseyant dans le canapé et rangeant le revolver dans son sac*) – Je range mon revolver et nous allons calmement attendre ton fou.

SCENE 5 : JEROME, LE MARI et DEBORAH

LE MARI (*rentrant*) – Et voilà, le constat est terminé.
 JEROME – Quand on parle du fou...heu ! du loup, du loup ! On voit sa ...Non, on ne la voit pas, surtout ne pas la montrer. (*Il se déplace très rapidement jusqu'à lui et lui parle en aparté.*)
 Faites-vous passer pour fou, vite, notre vie est en danger.
 LE MARI (*en aparté*) – Déborah, ici ?

DEBORAH (*en aparté et se relevant*) – Albert, ici ?

JEROME (*au mari*) – Et voilà, Monsieur le Commissaire, nous avons donc fait les cinquante tours du canapé, comme vous l'aviez demandé.

LE MARI – Les cinquante tours ?

JEROME (*au mari, en aparté*) – Jouez le jeu, bon sang, jouez le jeu !

LE MARI – Les cinquante tours, parfaitement ! Et vous avez bien compté ?

JEROME – Oui, Cécile et moi, nous avons bien compté. Et il n'en restait plus qu'un quand madame est arrivée. (*Puis en aparté.*) Faites-vous passer pour fou.

DEBORAH – Albert, qu'est-ce que tu fais ici ?

LE MARI (*chantant sur l'air de "Suzette" de Dany Brillant*) – Je m'appelle Raymond et j'ai l'estomac dans les talons.

DEBORAH – Que dis-tu ?

LE MARI (*même jeu*) – Odette, ma poire blette, fais-moi des crêpes Suzette. Je m'appelle Raymond et j'ai l'estomac dans les talons.

JEROME – Si vous voulez commissaire, vous pouvez passer à la cuisine.

LE MARI (*même jeu*) – Avec Odette ma poire blette pour manger des crêpes Suzette.

DEBORAH – Mais Albert voyons !

JEROME (*à Déborah*) – Quand il retrouve sa lucidité, c'est le commissaire Raymond mais dans ses moments de folie, il devient poète.

LE MARI (*chantant*) – Odette ma poire blette, fais-moi des crêpes Suzette.

DEBORAH (*à Jérôme*) – Mais quand je l'ai connu, il s'appelait Albert et était représentant de commerce.

JEROME – Moi, quand je l'ai connu, il était paralytique. Puis il a guéri miraculeusement, comme dans la parabole, je ne sais plus laquelle, il faudra vérifier dans la Bible.

DEBORAH (*au mari*) – Mais enfin, Albert, tu ne me reconnais pas ?

LE MARI (*chantant sur l'air de "Rappelle-toi minette" de Patrick Juvet*) – Rappelle-toi Odette, tu n'étais pas si bête...

DEBORAH – Pas si bête ?

LE MARI (*même jeu*) – Rappelle-toi, Odette, tu étais une poire blette.

DEBORAH – Une poire blette, mais... ?

LE MARI (*même jeu, sur l'air de "Suzette"*) – Et j'ai dansé, dansé le twist avec Odette et nous avons dansé, dansé comme des bêtes. (*Le mari s'est mis à danser le twist.*)

DEBORAH – C'est hallucinant.

JEROME (*à Déborah*) – Je ne te le fais pas dire. Moi aussi, au début, je n'y croyais pas, c'est un peu comme si j'avais pris Zidane en stop dans ma 308. (*Soudain nostalgique et pleurnichard.*) Ma 308 ! Mon Dieu, comme j'ai envie d'aller dormir !

DEBORAH – Ce n'est pas possible, Albert.

JEROME – Qu'est-ce qui n'est pas possible ? Que ton Albert s'appelle Raymond et qu'il soit un poète au succès fou ? Tu dois pourtant te rendre à l'évidence. (*Puis en aparté à Déborah.*) Et au fait, tu connaissais intimement cet Albert ?

DEBORAH (*mécaniquement*) – Nous avons eu une aventure, une longue aventure.

JEROME – Et quand ça ?

DEBORAH – Il y a plus de cinq ans.

JEROME (*s'éloignant et en aparté*) – Donc quand il était encore cloué dans une chaise roulante. Quelque chose m'échappe. (*Revenant parler à Déborah.*) Tu l'as connu aux Jeux Olympiques pour handicapés ? (*Le mari continue à danser le twist.*)

DEBORAH – Pas le moins du monde, parce que si tu veux le savoir, il était drôlement bien portant quand je l'ai connu.

JEROME – Il était marié ?

DEBORAH – Oui mais il ne pouvait pas quitter sa femme qui était très malade.

JEROME – Sans blague ? (*Puis en aparté.*) Des maladies de famille...héréditaires, comme l'on dit. Sacré Raymond ! c'est avec les meilleurs braconniers qu'on fait les meilleurs garde-chasses.

LE MARI (*toujours en chantant*) – Et maintenant, comme je me sens fatigué, je vais aller twister à côté, j'y trouverai de quoi me reposer, oh yeah ! oh yeah ! oh yeah ! (*Il rentre dans le cabinet coté jardin.*)

JEROME – Il a le sens du rythme.

DEBORAH – Je vais aller demander à la femme de Raymond qu'elle me parle d'Albert. (*Elle rentre dans la cuisine.*)

SCENE 6 : JEROME, CECILE, LE MARI et DEBORAH

LE MARI (*ressortant du cabinet en grimaçant et en se tenant le dos*) – Ouf ! vous êtes là et elle est partie. Tout ça n'est plus de mon âge, je me suis fait mal au dos. J'ai cru comprendre que vous étiez kiné.

JEROME – Effectivement.

LE MARI – Je suis comme bloqué. Vous ne pourriez pas me...

JEROME – ...débloquent ? Pourtant, je pensais que vous étiez en train de débloquent.

LE MARI – De débloquent ?

JEROME – Mais oui, en faisant le fou, vous débloquent. Sacré Albert, vous permettez que je vous appelle Albert ? (*Le mari fait signe que non.*) Bon, d'accord. (*Puis en aparté.*) Premier commandement du kiné : si tu rencontres un gars quelque peu coincé, veille à le débloquent. Non, il n'est pas terrible, celui-là, il faudra l'améliorer.

LE MARI – Ce n'est pas que je sois douillet mais comment allez-vous me débloquent ?

JEROME – Rassurez-vous, il ne s'agit que de quelques manipulations.

LE MARI – Des manipulations ? A chaque fois que je me suis fait manipuler, j'en ai gardé un mauvais souvenir. Pourtant il s'agissait de femmes qui y allaient avec douceur.

JEROME – Voilà, nous y sommes. Elles y allaient sans doute trop doucement. Vous allez voir: avec une poigne d'homme, cela ira mieux.

LE MARI – Vous croyez ?

JEROME – Puisque je vous le dis. Vous verrez : il suffit de pousser sur les bonnes vertèbres.

LE MARI – Pousser ?

JEROME – Je pousse sur les vertèbres pour les remettre en place, c'est garanti sans douleur.

LE MARI – Mais vous avez encore assez de force avec votre maladie ?

JEROME – Assez de force ? (*Puis en aparté.*) Il recommence à me parler comme à un malade.

LE MARI (*en aparté*) – La gaffe. Surtout ne pas lui rappeler sa maladie.

JEROME – Ne vous en faites pas, je prendrai soin de vous : une main de fer dans un gant de velours.

LE MARI – Allons-y, vivons dangereusement. (*Ils rentrent dans le cabinet.*)

CECILE (*sortant de la cuisine*) – Vous m'embêtez avec vos questions. Puisque je vous dis qu'il s'est toujours appelé Raymond.

DEBORAH (*la suivant*) – Et moi, je vous dis que c'est le même et qu'il s'appelle Albert.

CECILE – Raymond !

DEBORAH – Non, Albert ! Je vous assure qu'il s'appelle Albert.

CECILE – Une fois pour toutes : Raymond. Et maintenant, vous ne m'embêtez plus avec vos histoires !

DEBORAH – Ce ne sont pas des histoires !

CECILE – De toute façon, vous ne m'apprenez rien de nouveau : je sais qu'il aime les femmes.

LE MARI (*en voix off*) – Oh oui ! Oui ! C'est bon ! Encore !

JEROME (*en voix off*) – Encore ?

LE MARI (*même jeu*) – Oh oui ! Oui ! Poussez, oui, poussez plus fort.

JEROME (*même jeu*) – Que je pousse encore ?

LE MARI (*même jeu*) – Oui, poussez encore plus fort.

JEROME (*même jeu*) – Attention, je pousse !

LE MARI (*même jeu*) – Oui, oui, encore, je sens la différence.

JEROME (*même jeu*) – Vous sentez la différence ?

LE MARI (*même jeu*) – Vous aviez raison, c'est mieux avec un homme.

CECILE (*se laissant tomber dans le canapé après un moment de stupeur*) – Raymond !

DEBORAH (*même jeu*) – Albert !

CECILE – C'est mieux avec un homme !

DEBORAH – On croit les connaître : un jour, il s'appelle Raymond, le lendemain Albert.

CECILE – J'ai besoin d'aller prendre l'air. (*Elle se relève et sort.*)

DEBORAH – On les croit à cent pour cent hétéro, on les découvre soudain homo.

LE MARI (*ressortant du cabinet*) – Il avait raison, c'est mieux avec un homme. (*Il aperçoit Déborah, il se remet à danser le twist et à chanter sur l'air de "Suzette".*) Avec un homme, c'est mieux ! Oh que je suis heureux ! Avec un homme, c'est mieux ! Oh que je suis heureux ! Oh yeah ! Oh yeah ! ! Oh yeah !

DEBORAH – Albert ?

LE MARI (*même jeu*) – Et j'ai dansé, dansé le twist avec Odette et nous avons dansé, dansé comme des bêtes.

DEBORAH – Albert, tu ne me reconnais vraiment pas ?

LE MARI (*même jeu sur l'air de "Rappelle-toi minette"*) – Rappelle-toi, Odette, tu étais une poire blette.

DEBORAH – Une poire blette, mais Albert, Albert ?

LE MARI (*même jeu*) – Et j'ai dansé, dansé le twist avec Odette et nous avons dansé, dansé comme des bêtes Oh yeah ! Oh yeah ! Oh yeah !

DEBORAH (*se jetant aux pieds du mari*) – Albert, Albert ! Tu ne peux pas me faire ça !

LE MARI (*même jeu*) – Puis j'ai dansé, dansé le twist avec Lucette et nous avons dansé, dansé comme des bêtes Oh yeah ! Oh yeah ! Oh yeah !

DEBORAH (*pleurnichant*) – Albert, comment as-tu pu devenir homo ?

LE MARI (*en aparté*) – Homo ? C'est moi qui fais le fou et c'est elle qui devient folle.

DEBORAH (*même jeu*) – Reviens-moi, je te rendrai le goût des femmes.

JEROME (*revenant*) – Alors, Raymond, je vous l'avais bien dit : c'est mieux avec un homme.

DEBORAH (*même jeu*) – Mais non, ce n'est pas mieux !

JEROME – Oh là, est-ce qu'elle ne nous ferait pas une grosse fatigue elle aussi ?

LE MARI (*chantant et dansant*) – Et moi aussi, oui moi aussi, je suis fatigué. Et moi aussi, oui moi aussi, je vais m'arrêter de chanter, Oh yeah ! Oh yeah ! Oh yeah ! (*Il se laisse tomber dans le canapé.*)

JEROME (*à Déborah*) – Va à la cuisine boire un petit remontant.

DEBORAH (*même jeu*) – Oh oui, un petit remontant, j'ai sûrement besoin d'un petit remontant. Tu ne m'accompagnes pas ?

JEROME – J'arrive. (*Elle rentre dans la cuisine.*)

CECILE (*revenant*) – La 308 vient d'être emmenée à la fourrière !

JEROME – Ah ! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! Dites-moi que c'est un cauchemar, que je vais me réveiller !

CECILE – Il faut dire qu'elle était vraiment mal garée.

JEROME (*pleurnichant*) – Ce n'est pas juste ! Oh non, ce n'est pas juste !

LE MARI – C'est de ma faute, mon vieux. Je vais arranger ça, ne vous en faites pas. (*Il sort en courant sans refermer la porte.*)

SCENE 7 : JEROME, CECILE et DEBORAH

JEROME (*même jeu*) – C'est une malédiction.

CECILE – Mais non, tu as besoin de te détendre, c'est tout. Et je sais comment. (*Elle va regarder discrètement dans la cuisine.*) L'autre pleure, nous serons tranquilles.

JEROME (*inquiet*) – Nous serons tranquilles ?

CECILE – Allez ! Elle pleure et Raymond est parti à la fourrière. De toute façon, si jamais il revenait, tu te fais passer pour un malade. Refais-moi le coup du canapé.

JEROME – Ah non !

CECILE – Si !

JEROME – Mais c'est toi qui es malade, tu es complètement folle !

CECILE – Tu veux vraiment que je lui raconte en long et en large toutes nos galipettes ?

JEROME – Tu ne perds rien pour attendre.

CECILE (*tournant autour du canapé*) – Plus que trois petits tours...

JEROME (*même jeu mais pleurnichant*) - ...avant de faire l'amour.

DEBORAH (*ressortant de la cuisine*) – Albert vous a encore menacés ? (*Elle pleure bruyamment.*)

JEROME – Oui, il nous a ordonné de faire 33 tours.

DEBORAH (*même jeu*) – Pourquoi 33 tours ?

CECILE (*en aparté*) – Trente-trois tours ?

JEROME – Il a dit : « Vous en faites trente-trois comme chez le docteur et parce que je suis malade et que je m'appelle Albert. »

CECILE – Albert ?

DEBORAH (*même jeu*) – Mais oui, vous ne vous rappelez pas ? Je vous avais dit que quand je l'ai connu, il s'appelait Albert.

JEROME – Il fait sûrement un dédoublement de personnalité.

DEBORAH (*même jeu*) – Moi aussi puisque je suis une poire blette et que je m'appelle Odette. Je vous laisse terminer vos tours. (*Elle repart dans la cuisine en pleurnichant.*)

JEROME (*se relevant*) – Tu vois où nous mènent tes bêtises, nous avons failli à nouveau nous faire surprendre.

CECILE – Allez ! on recommence, le danger est passé.

JEROME – Mais tu es devenue complètement inconsciente, ma parole !

CECILE – Quand Raymond entendra le récit de nos galipettes, il va sortir son revolver.

JEROME (*désespéré*) – Dieu m'est témoin que je cède sous la menace.

CECILE – On reprend à trois tours.

JEROME – Non ! Pas trois tours.

CECILE – Mais si. Allez ! un, deux, trois.

CECILE (*tournant autour du canapé*) – Plus que trois petits tours...

JEROME (*même jeu mais pleurnichant*) - ...avant de faire l'amour.

CECILE (*même jeu*) – Plus que deux petits tours...

JEROME (*même jeu*) - ...avant de faire l'amour.

CECILE (*même jeu*) – Plus qu'un petit tour...

(*Le mari est revenu.*)

SCENE 8 : JEROME, CECILE, LE MARI et DEBORAH

LE MARI – Plus on est de fous...

CECILE/ JEROME (*en chœur*) - ...plus on rit...Plus on rit ?

CECILE – Ah ! Raymond ! Mais comment es-tu rentré ?

LE MARI – Par la fenêtre de la salle de bain. Non, rassure-toi, j’ai fait comme tout le monde, je suis entré par la porte que je n’avais pas refermée ! Et ce que je vois est édifiant.

CECILE – Je sais que les apparences sont contre nous.

JEROME – Ah oui, là, pour être contre nous, elles sont contre nous.

CECILE – Puis-je t’expliquer en trente secondes ?

LE MARI – Il n’y a rien à expliquer.

JEROME – Si ! Raymond ou Albert, peu importe, écoutez-là.

LE MARI – Et si vous m’expliquiez, vous, le grand malade ?

JEROME – Impossible, je suis malade, vous venez de le dire. Cécile va vous résumer la situation. Moi, je n’arrive plus à suivre. Je suis trop fatigué.

LE MARI – Quels bobards allez-vous m’inventer, allez-vous peut-être continuer à m’inventer ?

CECILE – La femme...elle devient folle.

LE MARI – Quelle femme ?

CECILE – Celle qui est arrivée. Elle a soudain bondi hors de la cuisine avec un revolver.

LE MARI – Intéressant. La suite !

CECILE – Elle tenait des propos incohérents.

JEROME – Et elle pleurait, elle pleurait...une vraie fontaine.

LE MARI – Et qu’allez vous encore m’inventer, quelle est la fable de La Fontaine ?

CECILE – Elle nous a mis en joue et ensuite nous a forcés à faire le tour du canapé en récitant...

JEROME – ...plus qu’un petit tour...

CECILE – Quand on a commencé, c’était plus que trente-trois...

LE MARI – Pourquoi trente-trois ?

CECILE – Elle a dit qu’elle était malade et que ce serait trente-trois comme chez le docteur.

JEROME – Et puis trente-deux...

CECILE – Et puis trente et un...

JEROME – Et tous les dix tours, on en avait un gratuit.

CECILE – Je croyais qu’elle était encore là, elle sera rentrée dans la cuisine.

JEROME – Et elle hurlait : « Vous allez voir comment je m’appelle. »

CECILE – Heu...Comment s’appelle-t-elle au juste ?

JEROME – Déborah.

CECILE – Elle a donc dit : « Je m’appelle Déborah, je te présente...

JEROME – ...Jérôme ».

CECILE – Alors que je savais qu’il s’appelait Jérôme, forcément.

JEROME – Ensuite, elle a dit à Cécile : « A présent, tu vas me dire ton petit nom. »

CECILE – Je lui ai répondu Cécile.

JEROME – Alors qu’elle savait qu’elle s’appelait Cécile, forcément.

LE MARI – C’est une histoire de fous.

CECILE – De fous, justement, je ne te le fais pas dire.

JEROME – Et elle a ajouté : « Maintenant que les présentations sont faites...

CECILE – ...vous allez tourner trente-trois fois autour du canapé en disant... »

JEROME – Ne le disons plus.

LE MARI – Et vous croyez que je vais gober tout ça, comme un bon lecteur des fables de La Fontaine ?

CECILE – Je t’en supplie, Raymond, c’est la vérité.

JEROME – Et plus on faisait de tours, plus elle pleurait.

CECILE – Oui, les crises de violence alternent avec celles de tristesse.

LE MARI – En tout cas, j’ai bien fait de téléphoner au lieu de me déplacer jusqu’à la fourrière. Quand je pense qu’on va venir replacer au même endroit votre 308, je me demande si vous le méritez.

JEROME (*d'une voix chevrotante*) – Mais oui, je le mérite parce que je suis malade, vous savez.

CECILE – Mais oui, Raymond, c’est un grand malade.

LE MARI – Ecoutez, Monsieur le grand malade, je vous le dis le plus fermement et le plus sérieusement du monde : (*Il voit Déborah rentrer et se met à chanter et danser.*) à la pêche aux moules, moules, moules, je ne veux plus y aller, maman, les gens de la ville, ville, ville m’ont pris mon panier maman, les gens de la ville, ville, ville m’ont pris mon panier maman. (*Il rentre côté jardin dans le cabinet.*)

DEBORAH (*pleurnichant*) – Ça ne s’arrange pas, je retourne dans la cuisine.

CECILE (*sidérée*) – Mais qu’est-ce qui lui a pris ?

JEROME – Je ne sais pas : déjà tantôt, il s’est mis subitement à chanter.

CECILE – Mais il ne chante jamais.

JEROME – Il faut un début à tout. Et aussi une fin. Maintenant que ma voiture va réintégrer le bercail, je renvoie chacun chez soi et je dors.

CECILE – Tu es vraiment fatigué ?

JEROME – Plus que tu ne le penses.

CECILE – Puis-je néanmoins savoir comment tu es mort ou presque en Afrique ?

JEROME – Il a fallu un miracle pour que j’en réchappe, un peu comme Raymond pour qu’il sorte de sa chaise roulante. (*Il va ouvrir la porte du cabinet.*) Vous pouvez venir, elle est repartie dans la cuisine.

LE MARI (*ressortant en tenant son téléphone*) – Je viens de recevoir la confirmation : la voiture vous attend dans la rue.

JEROME – Merci commissaire mais ce sera pour plus tard, je voudrais me reposer à présent.

LE MARI – Vous êtes vraiment fatigué ?

JEROME – Plus que vous ne le pensez, commissaire.

LE MARI – Nous vous laissons, nous avons des choses à nous dire... en tête à tête.

CECILE – Heu...oui.

JEROME (*au mari*) – Que celui qui n’a jamais péché lui jette la première pierre, n’est-ce pas Albert ?

LE MARI – Pas de familiarité, je vous en prie. Nous nous reverrons.

JEROME – Pas avant demain, s’il vous plaît.

LE MARI – Viens Cécile. (*Le mari et Cécile sortent.*)

SCENE 9 : JEROME, DEBORAH et VERONIQUE

JEROME – Dernière étape avant le retour au calme. (*Il va ouvrir la porte de la cuisine.*) Débo !

DEBORAH (*sortant de la cuisine*) – J’adore quand tu m’appelles comme ça ou plutôt j’adorais parce que je sors de ta vie, comme je te l’avais promis.

JEROME – Après trois nuits blanches.

DEBORAH – J’y mets cependant une condition.

JEROME – Une condition ? Laquelle ? (*Elle vient chuchoter à son oreille.*) Ah non !

DEBORAH – J’ai envie d’essayer, moi aussi. Et puis, tu ne risques plus rien, ils sont repartis. Et si c’est non, je reste. Tu me consacres un dernier petit quart d’heure ?

JEROME – Tu me promets que tu pars ensuite ?

DEBORAH – Je pars.

JEROME – Définitivement ?

DEBORAH – Définitivement.

JEROME – En me rendant la clé ?

DEBORAH – En te rendant la clé.

JEROME (*tournant autour du canapé*) – Puisque c’est le prix de la rupture.

DEBORAH (*même jeu*) – Plus que trois petits tours...

JEROME (*même jeu*) - ...avant de faire l’amour.

DEBORAH (*même jeu*) – Plus que deux petits tours...

JEROME (*même jeu*) - ...avant de faire l’amour.

DEBORAH (*même jeu*) – Plus qu’un petit tour...

(*Une femme est rentrée.*)

VERONIQUE (*timidement*) – Je m’excuse, j’ai dû me tromper d’étage.

JEROME (*l’apercevant*) – Ah ! Véronique.

DEBORAH (*pleurnichant*) – C’est reparti ! Je retourne dans la cuisine.

JEROME – Non, pas dans la cuisine, tu m’avais promis...

VERONIQUE – Mais pourquoi pleure-t-elle ?

JEROME – Elle...elle est dépressive. Après une demi-heure de relaxation, j’étais passé à quelques tours de canapé...

VERONIQUE – En chantant une chanson ?

JEROME – Heu...oui, ça fait partie du traitement. Mais comment es-tu rentrée ?

VERONIQUE – Mais par la porte, voyons. Tu as oublié que j’ai une clé ?

JEROME (*en aparté*) – Premier commandement de l’amant surmené : veille à ne jamais oublier à qui tu as confié une clé. (*Puis à Véronique.*) Mais qu’est-ce que tu fais là ?

VERONIQUE – Mais enfin, Jérôme, mon biquet, tu oublies que nous sommes vendredi.

JEROME – Véronique, ne m’appelle pas « Mon biquet », les murs ont des oreilles.

VERONIQUE – Jérôme, c’est vendredi.

JEROME – Et alors ?

VERONIQUE – Mais le vendredi, mon mari reste plus longtemps au bureau. Je viens pour mon massage, un massage très spécial. Tu avais oublié ?

JEROME – Oui !...Non ! ah non ! surtout pas, on ne peut pas !

VERONIQUE – On ne peut pas ?

JEROME – Non, je t’expliquerai, il faut que tu repartes très vite. (*Il la ramène à la porte. Il l’ouvre, la referme aussitôt.*) Le bruit de l’ascenseur. Trop tard, je parie qu’ils reviennent. File vite dans mon cabinet.

VERONIQUE – Mais explique-moi, enfin, que se passe-t-il ?

JEROME – Heu ! Ton mari, il connaît un commissaire, il t’a suivi pour nous coincer.

VERONIQUE – Un commissaire ?

JEROME – Et un commissaire qui a des crises de folie en plus.

VERONIQUE – Des crises de folie ?

JEROME – Rentre dans mon cabinet, je t’en prie. Et surtout, si tu vois quelqu’un, tu nies. Nous ne sommes pas amants. Tu es une cousine, une amie, une patiente, une technicienne de surface, qui tu veux, mais surtout pas ma maîtresse.

VERONIQUE – Mais mon biquet.

JEROME – Et ne m’appelle pas mon biquet.

VERONIQUE – Bien, mon biquet. (*Elle rentre dans le cabinet, côté jardin.*)

JEROME (*pleurnichant*) – Ne m’appelle pas mon biquet. Et maintenant, qu’est-ce qu’il peut m’arriver de pire ?

(*On sonne. Il ouvre. Cécile et le mari rentrent.*)

SCENE 10 : JEROME, CECILE, LE MARI et DEBORAH

CECILE – Nous sommes arrivés trop tard. Des jeunes ont cassé ton pare-brise et ils ont piqué l’autoradio.

LE MARI – Désolé, mon vieux. (*Jérôme s’effondre en pleurs dans les bras du commissaire.*)

JEROME – Vous avez leur signalement ?

LE MARI – Vous savez, ils se ressemblent tous.

JEROME – Par contre, mon calvaire, il ne ressemble à aucun autre.

LE MARI – Allez vous allonger quelques minutes, mon vieux, détendez-vous.

JEROME – M'allonger ? Non, ce n'est vraiment pas le moment de dormir, le danger rôde autour de moi.

LE MARI – Le danger rôde ?

CECILE (*en aparté au mari*) – Il fait sûrement allusion à sa maladie.

LE MARI (*ressortant les clés de la 308 de sa poche*) – Tiens, j'y repense, je suis persuadé qu'ils ont cassé le pare-brise pour rien.

CECILE – Pourquoi ?

LE MARI – Je suis pratiquement certain de ne pas avoir refermé les portières.

JEROME (*pleurnichant*) – Pas refermé les portières ? Ma 308 va prendre froid.

CECILE (*au mari*) – Tu vois : il délire.

LE MARI – Rassurez-vous, mon vieux, je n'avais pas baissé les vitres et puis, nous sommes au printemps.

JEROME – Le printemps, c'est sûrement ça : elles ont toutes la sève qui monte.

LE MARI – La sève qui monte ?

CECILE (*au mari*) – Je te le disais : il délire. Et si tu allais plutôt refermer les portières ?

LE MARI – Soit ! mais tu m'accompagnes puisque nous partons.

JEROME – Et moi, je crois que je vais aller pleurer avec Déborah à la cuisine.

LE MARI – C'est ça, allez faire causerie avec Débo (*Il la voit soudain sortir de la cuisine.*) rah ! ah ! rah ! ah ! (*Il s'est mis à chanter «Alexandrie Alexandra » de Claude François et danse.*) Voiles sur les filles, et barques sur le Nil, je suis dans ta vie, je suis dans tes draps. Alexandra, Alexandrie, Alexandrie où tout commence et tout finit. J'ai plus d'appétit qu'un Barracuda, Barracuda. Je te mangerai crue si tu ne me reviens pas. Je te mangerai crue si tu ne me reviens pas. Alexandrie ah ! Alexandra, Alexandrie, ce soir je danse dans tes draps. Je te mangerai crue si tu ne me reviens pas. Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! (*Il sort de l'appartement. On l'entend encore en voix off.*) Les sirènes du port d'Alexandrie...

DEBORAH – Albert ! Mon dieu ! Albert ! (*Elle pleurniche et rentre dans la cuisine.*)

CECILE – Raymond, ça alors ! Je ne l'ai jamais vu comme ça.

JEROME – Albert ou Raymond, va savoir ! Et s'il s'appelait tout simplement Claude François ?

CECILE – Mais Jérôme, enfin, je ne l'ai jamais entendu chanter. Il chante mal d'ailleurs.

JEROME – Il vaut peut-être mieux pour un commissaire. Tu aurais voulu qu'il soit un maître-chanteur ? (*Il rit.*)

CECILE – Tu crois que c'est le moment ?

JEROME – Désolé, c'est la fatigue. C'est sûrement la fatigue : si on faisait un break pour que je puisse me reposer ?

CECILE – J'ai une meilleure idée : Déborah est dans la cuisine, Raymond en vadrouille...

JEROME – Qu'est-ce que tu mijotes encore ?

CECILE (*fredonnant*) – Encore un petit tour...

JEROME – Mais tu es complètement malade. Tu veux vraiment que ton mari nous vide un chargeur dans le corps ?

CECILE – Dans ton cabinet, nous ne risquons rien : au lieu de tourner autour du canapé, nous allons tourner autour de ta table de travail.

JEROME – Ah non, on ne peut pas, on ne peut pas !

CECILE (*l'entraînant*) – Mais si, mais si !

JEROME – Non, on ne peut pas, on ne peut pas !

CECILE (*même jeu*) – Si !

JEROME (*criant*) – Non, il y a quelqu'un. Sortez, sortez vite !

SCENE 11 : JEROME, CECILE et VERONIQUE

VERONIQUE (*sortant*) - ...Je...je...

CECILE – Mais qu'est-ce que vous faites là, vous ?

JEROME – C'est une patiente, elle venait d'arriver.

CECILE – Une patiente, tiens donc !

VERONIQUE – Mais oui, madame, je vous assure.

CECILE – Et de quoi souffrez-vous ?

VERONIQUE – Je...je ne sais pas, je...

JEROME – Elle a...elle a... (*En aparté.*) Que pourrait-elle bien avoir ? (*Puis à Cécile.*) Elle a des douleurs dorsales dont on ignore encore l'origine. Elle venait pour des manipulations et des massages. D'ailleurs, elle va tout expliquer.

VERONIQUE (*inquiète*) – Tout expliquer ?

JEROME (*entraînant Véronique vers le canapé*) – Et elle va d'abord s'asseoir parce que rester debout, ce n'est pas bon pour le dos. (*Puis à Véronique, en aparté*) – Tu oublies ce que je t'ai dit ? Tu racontes n'importe quoi : tout sauf la vérité.

CECILE – J'attends ses explications avec impatience. (*Puis désignant Jérôme.*) Toi, écarte-toi.

JEROME (*en aparté*) – Dorénavant, j'applique le seul commandement valable dans cette situation : pour mener la vie d'un célibataire, au besoin rentre dans un monastère. Mon Dieu, si tout finit bien, je vous jure de ne plus jamais recommencer.

CECILE (*à Véronique*) – Il y a longtemps que vous connaissez Jérôme ?

VERONIQUE – Mais pourquoi dois-je répondre à des questions ?

CECILE – Je suis la femme d'un commissaire. Mettons ça sur le compte de la déformation professionnelle.

VERONIQUE – La femme d'un commissaire ? Mais je n'ai rien fait, Madame, je suis innocente.

CECILE – Je repose ma question : y a-t-il longtemps que vous connaissez Jérôme ?

VERONIQUE – Non, je...c'est la première fois que je viens. (*Puis à Jérôme.*) Mais dis-lui, mon briquet, que c'est la première fois que je viens.

CECILE – « Mon briquet », pour quelqu'un qui ne le connaît pas, quelle familiarité !

JEROME – Mon briquet, ah oui, mon briquet, eh bien, je ne sais plus où je l'ai déposé.

CECILE – Tu fumes à présent ?

JEROME – Non. (*Puis réalisant.*) Si, je vais m'y mettre. Alors, j'ai déjà acheté un briquet.

VERONIQUE – Oui, les cigarettes, on les achète souvent en second...parce qu'il faut absolument d'abord pouvoir les allumer.

CECILE – Et vous avez vraiment l'air d'une petite allumeuse...ma biquette. (*Puis à Jérôme.*)

Tu l'as connue en Provence et tu lui as lu l'histoire de la chèvre de monsieur Seguin ?

VERONIQUE – En Provence ? Mais non...c'est la première fois que je viens, je vous l'ai dit.

CECILE – Et vous l'appellez déjà « Mon briquet » ?

JEROME – Elle vient de revenir de l'étranger, d'Afrique. C'est là que je l'ai connue il y a cinq ans, voilà tu es contente.

VERONIQUE (*surprise*) – D'Afrique, mais...

JEROME – Oui, je sais que tu préférerais que je ne le dise pas, mais il faut pourtant bien préciser que c'est toi qui m'as sauvé la vie là-bas.

VERONIQUE (*même jeu*) – Sauvé la vie ?

JEROME – Oui, sauvé la vie, et même si ta modestie doit en souffrir, merci Véronique.

CECILE – Ah, c'est Véronique ? J'hésitais entre Biquette et Blanquette.

VERONIQUE – Blanquette ?

CECILE – C’est le nom de la chèvre de monsieur Seguin.
 VERONIQUE – La chèvre de monsieur Seguin ?
 CECILE – Oui, celle qui a fini dévorée par le loup. En somme, elle lui a servi de blanquette.
 VERONIQUE – Je...je connais l’histoire.
 CECILE – Et si je n’étais pas arrivée, vous alliez aussi servir de blanquette à l’autre loup.
 VERONIQUE – L’autre loup ?
 CECILE (*désignant Jérôme.*) – Jérôme, le prédateur qui fait passer les oies blanches comme vous à la casserole.
 JEROME (*à Cécile*) – Après la chèvre, le loup et les oies, qu’est-ce que tu comptes faire ? Lui réciter l’intégrale des fables de la Fontaine ou sortir d’autres lapins de ton chapeau ?
 CECILE – Nous verrons. Ecoutons-la d’abord nous raconter comment elle t’a connu et sauvé en Afrique.
 VERONIQUE – En Afrique ? Mais...
 JEROME – Véronique, je t’en supplie, laisse ta modestie de côté et raconte-lui tout.
 VERONIQUE – Tout ?
 JEROME – Oui, tout : l’accident, l’hôpital, tout.
 VERONIQUE – L’accident ?
 CECILE (*à Jérôme*) – Toi, tu recules. (*A Véronique.*) Où l’avez-vous connu ?
 VERONIQUE – En...en Afrique.
 CECILE – C’est grand, immense même, l’Afrique. Où était-ce plus précisément ?
 VERONIQUE – Dans...dans un bar.
 CECILE – Là, c’est nettement plus petit, trop petit. Dans quelle ville ?
 JEROME – Comment ça « Dans quelle ville ? », allons au fait, ne nous encombrons pas de détails.
 CECILE – J’adore les détails. Dans un bar donc et dans quelle ville ?
 VERONIQUE – Je ne sais plus, j’ai beaucoup voyagé, j’ai oublié.
 CECILE – Oublié ? Des événements pareils, ça ne s’oublie pas.
 JEROME – Très juste. Véronique, concentre-toi.
 VERONIQUE – Me concentrer ? Si tu crois que c’est facile.
 JEROME (*à Cécile et avec emphase*) – Elle venait pour des douleurs dorsales qui entraînent des contractures cervicales qui elles-mêmes provoquent des migraines, des troubles de la concentration et de la mémoire.
 VERONIQUE (*à Cécile*) – Voilà, c’est comme il vient de le dire.
 CECILE – Faites alors dès maintenant un effort de concentration. C’était donc dans un bar et où ça ?
 VERONIQUE – Dans...dans un bar...à...à Zanzibar.
 JEROME – A Zanzibar, parfaitement, bravo Véronique !
 CECILE – A Zanzibar, tiens donc ! Et le nom de ce bar ?
 JEROME – Véronique, concentre-toi, tu peux le faire et tu peux le dire.
 VERONIQUE – Tu...tu crois ?
 CECILE – Alors, ma biquette, le nom de ce bar ?
 VERONIQUE – Il...il y a beaucoup de bars... à Zanzibar.
 JEROME – Elle fait des vers, n’est-elle pas charmante ?
 CECILE – Et on attrape la gale au Sénégal, la toux à Tombouctou et on va à selles à Bruxelles, merci.
 JEROME – Tu parles d’une poésie !
 CECILE – Alors, ma biquette, le nom de ce bar.
 VERONIQUE – Le nom ? Je...je suis sortie de l’hôtel...pour me promener...un peu au hasard...

JEROME (*faisant mine de se relâcher pour parler à Véronique, en aparté*) – Fais-lui du baratin, fais-lui du baratin. Tu as entendu ? Du baratin.

VERONIQUE – ...et j'ai marché, marché jusqu'à un bar...

JEROME – Tu as compris ? Du baratin.

VERONIQUE – ... et une fois le bar...atteint, on ne se souvient plus de son nom.

CECILE – Faites un effort.

JEROME – Je crois qu'elle en a déjà trop fait dans son état.

CECILE – Mais non ! Par contre, toi, je t'ai assez vu. Va t'exercer à masser dans ton cabinet.

JEROME – Il n'en est pas question, ma place est ici auprès de ma patiente.

CECILE – Va dans ton cabinet, je te dis, sinon Raymond sera mis au courant.

VERONIQUE – Raymond ?

JEROME – C'est un commissaire tout à fait spécial fan de Claude François...

CECILE (*criant*) – Dans ton cabinet !

JEROME – Puisque tu le demandes gentiment.

(*Il rentre côté jardin dans son cabinet.*)

SCENE 12 : CECILE et VERONIQUE

CECILE – Nous voilà entre filles.

VERONIQUE – Oui...c'est...c'est mieux !

CECILE – Alors, ma biquette, le nom de ce bar ?

VERONIQUE – Le...le...Zanzi...bar.

CECILE – Le Zanzibar, évidemment, comment n'y ai-je pas pensé ?

VERONIQUE – Le Zanzibar...à Zanzibar.

CECILE – Et l'accident ?

VERONIQUE – L'accident ?

CECILE – Tu as aussi oublié l'accident, ma biquette ?

VERONIQUE – Non, bien sûr...j'étais dans le bar et j'ai soudain entendu un coup de klaxon...et puis un grand choc...il avait été renversé...

CECILE – Par une voiture en Afrique, comme s'il avait été en Europe, ce n'est vraiment pas de chance. Il y a beaucoup de voitures à Zanzibar ?

VERONIQUE – Heu ! ...non...en fait, ce n'était pas une voiture...J'avais cru que c'était un klaxon...

CECILE – Et ce n'en était pas un ?

VERONIQUE – Non, ça ressemblait à un klaxon.

CECILE – Bref, ça ressemblait à un klaxon, ça avait le goût du klaxon mais ce n'était pas un klaxon. Qu'est-ce que c'était alors ?

VERONIQUE – Je vous le donne en mille : qu'est-ce qui ressemble à un klaxon à Zanzibar ?

CECILE – Là, je donne ma langue au chat.

VERONIQUE – Un...un éléphant.

CECILE – J'aurais dû y penser : un éléphant, ça trompe énormément et le bruit de la trompe fait penser à un klaxon.

VERONIQUE – Je ne vous le fais pas dire.

CECILE – Et alors ?

VERONIQUE – Eh bien, Jérôme était au milieu du carrefour et un éléphant a refusé la priorité à un autre éléphant...

CECILE – C'était pour ça le coup de klaxon ?

VERONIQUE – Oui, enfin, l'éléphant...qui... qui était en droit à barri avec sa trompe en voyant arriver l'autre...

CECILE – Celui qui était en tort ?

VERONIQUE – Voilà. Mais trop tard, ils sont entrés en collision et Jérôme s’est retrouvé pris en sandwich entre les deux. Il était tout bleu et je lui ai fait du bouche-à-bouche...

CECILE – Là, il a dû apprécier.

VERONIQUE – Non...non, il était inconscient.

CECILE – Il a toujours été inconscient.

VERONIQUE – Et je l’ai donc maintenu en vie jusqu’à l’arrivée des secours.

CECILE – Il y a un hôpital à Zanzibar ?

VERONIQUE – Heu !...oui, pas très grand...à côté du Zanzibar justement... mais on a pu le sauver...Il est quand même resté trois jours dans le coma.

CECILE – Quelle histoire !

VERONIQUE – Ah oui, vous ne croyez pas si bien dire, quelle histoire !

CECILE – Pour vous en souvenir, il vous a fallu une mémoire d’éléphant.

VERONIQUE – Une mémoire d’éléphant, c’est ça.

CECILE – Et vous êtes restée longtemps près de lui ?

VERONIQUE – Deux semaines...peut-être même trois...tant qu’il était dans le coma, je me sentais responsable.

CECILE – Et vous avez gardé le contact après être rentrée en Europe ?

VERONIQUE – Non...non...c’est parce que j’avais mal au dos.

CECILE – Evidemment.

VERONIQUE – Je me suis souvenue qu’il m’avait dit qu’il était kiné.

CECILE – Vous vous en êtes souvenue ? Ça aide une mémoire d’éléphant, n’est-ce pas ma biquette ?

SCENE 13 : JEROME, CECILE, LE MARI et VERONIQUE

LE MARI (*revenant*) – La voiture ne risque plus de prendre froid, j’ai refermé les portières. Nous pouvons rentrer chez nous. (*Il dépose les clés sur un meuble.*)

VERONIQUE (*l’apercevant*) – René ?

CECILE (*étonnée*) – René ?

LE MARI (*chantant*) – Je m’appelle Raymond et j’ai l’estomac dans les talons.

VERONIQUE – Mais enfin, René !

LE MARI (*même jeu*) – Je ne m’appelle pas René et je vais rentrer dans le cabinet. (*Il pousse la porte.*)

JEROME (*en voix off*) – Ah !

LE MARI – Mais qu’est-ce que vous faites là ?

CECILE – Je parie qu’il regardait par le trou de la serrure.

JEROME (*rentrant à quatre pattes et en se tenant la tête*) – Non, c’est la migraine, c’est sûrement à cause de la fatigue. (*Pleurnichant.*) Je voudrais me reposer.

VERONIQUE – Mon pauvre biquet ! (*Puis au mari.*) René, aide-le à se relever.

JEROME (*regardant le mari*) – René ? Je ne sais pas pourquoi mais vous me faites penser à Barbe-Bleue.

LE MARI – Je m’appelle Raymond et j’ai l’estomac dans les talons. Je ne m’appelle pas René et je disparaiss dans le cabinet. (*Le mari rentre dans le cabinet.*)

JEROME – Sacré René ! ça a une vie mouvementée, un commissaire.

CECILE – Plus qu’une vie mouvementée, une double vie : je vais de découverte en découverte.

VERONIQUE – Commissaire ? Quand je l’ai connu, il était journaliste.

CECILE – Journaliste ? Il va pouvoir écrire le roman de sa vie alors. J’ai vraiment l’impression qu’il s’est bien payé ma tête, comme toi d’ailleurs. (*Elle regarde Jérôme.*) Et si l’heure des questions gênantes était arrivée ?

JEROME – Oh ! Mon Dieu ! ma tête. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? (*Il se met à faire le tour du canapé en chantant machinalement.*) Plus que trois petits tours... avant de faire l'amour. Plus que deux petits tours... avant de faire l'amour. Plus qu'un petit tour... avant de faire l'amour.

VERONIQUE – Mon pauvre biquet ! Il délire, il a peut-être une fracture du crâne.

CECILE – En bonne femme de commissaire, je vais aller chercher Déborah pour une confrontation. (*Elle se dirige vers la cuisine, y regarde.*) Apparemment, elle s'est endormie.

JEROME – C'est normal après trois nuits blanches. Elle en a de la chance.

CECILE (*revenant*) – Tu as l'air bien au courant. Aurait-elle passé ces trois nuits blanches en ta compagnie ? Tu mériterais que je t'abatte comme un chien.

VERONIQUE – Tu vas mieux mon biquet ?

CECILE – Un biquet qui avait plusieurs biquettes comme un grand méchant loup.

JEROME (*se relevant*) – Ma tête ! Mon Dieu !

VERONIQUE – Tu veux que j'appelle un vétérinaire ou que je te conduise à l'hôpital, mon biquet ?

CECILE (*à Véronique, criant*) – Arrêtez de l'appeler « Mon biquet » !

VERONIQUE – Et vous, arrêtez de jouer à la femme du commissaire, nous allons éclaircir ensemble la situation. (*Elle se dirige vers le cabinet, ouvre la porte.*) Viens, René. (*Un silence.*)

JEROME – Albert, on vous a demandé de sortir. (*Un silence.*)

CECILE – Raymond, sors immédiatement. (*Le mari sort.*)

LE MARI (*chantonnant et sautillant comme s'il jouait à la marelle*) – Je m'appelle Raymond, c'est mon seul prénom. Je m'appelle Raymond en toute saison. Ni René ni Albert, même pas en hiver.

JEROME (*solennel*) – Raymond, Albert, René, jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité, levez la main droite et dites « Je le jure. »

LE MARI (*même jeu et levant la main droite*) – Je le jure ma vie est dure, je le jure.

JEROME – Moi, je ne sais plus comment je m'appelle, mais je voudrais que vous repartiez à présent, Monsieur le Commissaire, en les emmenant toutes les trois : Cécile, Véronique et Débo... (*Déborah sort de la cuisine en tenant son revolver.*)

LE MARI/JEROME (*en chœur*) - ...rah ! ah ! rah ! ah ! (*Ils chantent et dansent.*) Voiles sur les filles, et barques sur le Nil, je suis dans ta vie, je suis dans tes draps. Alexandra, Alexandrie, Alexandrie où tout commence et tout finit. J'ai plus d'appétit qu'un Barracuda, Barracuda. Je te mangerai crue si tu ne me reviens pas. Je te mangerai crue si tu ne me reviens pas.

Alexandrie ah ! Alexandra, Alexandrie, ce soir je danse dans tes draps. Je te mangerai crue si tu ne me reviens pas. Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! (*Le mari rentre dans le cabinet. Jérôme sort. On les entend encore en voix off.*) Les sirènes du port d'Alexandrie...

SCENE 14 : CECILE, VERONIQUE, DEBORAH et LE MARI

DEBORAH (*poursuivant mais sans chanter*) - ...chantent encore la même mélodie : plus qu'un petit tour avant de dire la vérité, toute la vérité. Allez, autour du canapé !

VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Autour du canapé ?

DEBORAH – Vous allez faire le tour du canapé.

VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Quoi ?

DEBORAH – A mon tour de m'amuser. Allez, chantez : « Plus que quatre petits tours avant la vérité. » Et puis trois, deux et puis un. Allez, chantez !

VERONIQUE/CECILE (*en chœur et en tournant autour du canapé*) – Plus que quatre petits tours avant la vérité. Plus que trois petits tours avant la vérité. Plus que deux petits tours avant la vérité. Plus qu'un petit tour avant la vérité.

DEBORAH – Terminus ! Tout le monde descend. A présent la vérité : je veux tout savoir mes poulettes.

VERONIQUE – Biquette, pas poulette !

DEBORAH – La ferme ! Laquelle est sa maîtresse que je la refroidisse ?

VERONIQUE/CECILE (*chacune désignant l'autre et en chœur*) – C'est elle !

DEBORAH – Deux pour le prix d'une : il m'a plaquée pour deux bonnes femmes.

VERONIQUE/CECILE (*chacune désignant l'autre et en chœur*) – Non, une !

DEBORAH – Cessez de parler en même temps et de me prendre pour une idiote.

CECILE – Vous ne pleurez plus ?

VERONIQUE – Vous ne dormez plus ?

DEBORAH – Terminé les pleurs, terminé le coup de fatigue, je reprends le dessus : j'exige de connaître la vérité. Et je vous interdis de parler en même temps. Vous avez compris ?

VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Oui !

DEBORAH – Vous n'avez pas compris ?

VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Si, si !

DEBORAH (*criant*) – Taisez-vous, taisez-vous ! (*Elle tire un coup de feu en l'air. Les deux femmes se mettent à trembler. Le mari surgit, revolver au poing.*)

VERONIQUE – René, non !

CECILE – Non, Raymond, non !

DEBORAH – Albert, rengaine ton revolver ou j'abats les deux poulettes. (*Il le rengaine.*)

VERONIQUE – Biquette, pas poulette !

DEBORAH – La ferme ! (*S'adressant au mari.*) Viens t'asseoir avec elles dans le canapé. (*Il s'exécute.*) Et maintenant le jeu de la vérité. Quel est ton vrai prénom ?

LE MARI (*chantant*) – Je m'appelle Raymond et j'ai l'estomac dans les talons.

DEBORAH – Et je connais par cœur ta chanson. Variions les plaisirs. (*S'adressant à Véronique.*) A toi ma poulette.

VERONIQUE – Bi...

DEBORAH – La ferme, je t'ai dit ! Quand l'as-tu connu ?

VERONIQUE – Il y a deux ans environ.

DEBORAH – Comment s'appelait-il ?

VERONIQUE – René mais vous le savez, ça.

DEBORAH – Et moi il y a plus de cinq ans, j'ai fait sa connaissance, la connaissance d'Albert, représentant de commerce.

VERONIQUE – A moi, il a dit qu'il était journaliste.

DEBORAH – Il sera bien placé pour écrire sa nécrologie...qui paraîtra à titre posthume. (*A Véronique.*) Et que t'a-t-il dit à propos de sa femme ?

VERONIQUE – Qu'elle s'appelait Eglantine, qu'elle était douce et fragile comme une fleur.

CECILE (*au mari*) – Merci, René.

DEBORAH – Et à moi, qu'elle s'appelait Rose, qu'elle était également douce et fragile comme une fleur...

CECILE (*au mari*) – Merci, Albert.

DEBORAH – Et que c'est pour ça qu'il ne pouvait pas la quitter puisqu'elle était atteinte d'une maladie incurable et qu'il me fallait patienter jusqu'à sa mort.

CECILE (*au mari*) – Merci beaucoup, Albert.

VERONIQUE – Et à moi qu'elle était clouée dans une chaise roulante suite à une maladie qui la rendait également débile et qu'il me fallait patienter jusqu'à sa mort.

CECILE (*au mari*) – Merci beaucoup, René.

DEBORAH (*au mari*) – Qu'as-tu à dire pour ta défense avant de mourir ? (*Il fait son signe de croix.*)

LE MARI (*mécaniquement*) – Je m'appelle Raymond. Je suis commissaire de police et victime d'une erreur, d'une méprise. J'ai sûrement un sosie. On a chacun un sosie, le mien habite sûrement la région.

DEBORAH – Tu ne chantes plus ta chanson ? Tu as peur ?
 LE MARI (*même jeu*) – Je m’appelle Raymond, c’est mon seul prénom. Je m’appelle Raymond en toute saison. Ni René ni Albert, même pas en hiver. (*Déborah appuie son revolver contre la tempe du mari.*)
 VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Non !
 DEBORAH – Je vous ai interdit de parler en même temps. Vous avez compris ?
 VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Oui !
 DEBORAH – Vous n’avez pas compris ?
 VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Si, si !
 DEBORAH (*criant*) – Taisez-vous, taisez-vous !
 (*Elle tire un coup de feu en l’air. Les deux femmes se mettent à trembler. Le mari perd connaissance.*)
 VERONIQUE – René !
 CECILE – Raymond !
 DEBORAH – Albert ! Mon Dieu Albert ! Qu’est-ce que j’ai fait ? Qu’est-ce que j’ai fait ?
 (*Elle part en pleurant dans la cuisine après avoir laissé tomber son revolver.*)

SCENE 15 : JEROME, CECILE, VERONIQUE, LE MARI et DEBORAH

JEROME (*rentrant en pleurnichant*) – Un scooter vient de griffer toute l’autre aile ! Ma 308, c’est pas juste ! c’est pas juste !
 VERONIQUE (*penchée sur le mari*) – René, reviens.
 CECILE (*même jeu*) – Raymond, réponds.
 JEROME – Il est mort ?
 VERONIQUE/CECILE (*en chœur et en pleurnichant*) – Oui !
 JEROME – Pourquoi parlez-vous en même temps ?
 VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Qui ? Nous ?
 JEROME – Taisez-vous, taisez-vous. Je n’en peux plus, je n’en peux plus. (*Puis en aparté.*)
 Dernier commandement du célibataire : si tu ne les supportes plus, fais-les taire.
 LE MARI – Où suis-je ?
 VERONIQUE (*soulagée*) – René !
 CECILE (*soulagée*) – Raymond !
 VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Que je suis heureuse !
 JEROME (*au mari*) – Où tu es ? Chez un célibataire qui a envie de vivre seul pour pouvoir enfin se reposer, tu entends : enfin se reposer. (*Au bord de la crise de nerfs, il le secoue.*)
 VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Non ! Tu vas le tuer !
 JEROME – Encore ?
 VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Pourquoi encore ?
 JEROME – Il était déjà mort une fois. On dit que les chats ont sept vies. Et un commissaire qui a une double vie même une triple, il en a combien, hein, il en a combien ? (*Il le secoue à nouveau.*)
 LE MARI – Lâchez-moi, lâchez-moi sinon j’appelle la police !
 JEROME – Mais c’est toi la police, mon gars, c’est toi. Appelle-toi toi même, t’entends : appelle-toi toi même !
 VERONIQUE/CECILE (*en chœur*) – Jérôme, lâche-le, lâche-le !
 JEROME – Taisez-vous, taisez-vous !
 DEBORAH (*rentrant en pleurant*) – Albert ! Il n’est pas mort, Dieu soit loué.
 JEROME – L’autre folle, c’est la totale !
 DEBORAH – L’autre folle ?
 JEROME – Les voilà à nouveau tous réunis, tous réunis pour m’empêcher de dormir !
 CECILE – Il perd les pédales.

JEROME – C'est ça, je perds les pédales de ma voiture : ma 308 ! Ma 308 ! (*Empoignant à nouveau le commissaire.*) Et tout ça, c'est de ta faute ! T'entends : c'est de ta faute ! Tu vas aller monter la garde près de ma voiture pour qu'il ne lui arrive plus rien, t'entends, et tu ne remontes plus. (*Il le met à la porte.*) Et maintenant, à vous. Un revolver, ça tombe bien. (*Il le ramasse et les menace.*) Vous allez me fichier le camp mais avant, vous allez venir autour du canapé...

VERONIQUE/CECILE /DEBORAH (*en chœur*) – Autour du canapé ?

JEROME (*criant*) – Et ne parlez plus en même temps, c'est compris ?

VERONIQUE/CECILE /DEBORAH (*en chœur*) – Compris.

JEROME – Vous allez chanter...

VERONIQUE/CECILE /DEBORAH (*en chœur*) – Chanter ? Encore ?

JEROME – Je vous ai dit de ne plus parler en même temps. (*Il tire un coup de revolver en l'air.*) Allez, chantez : « Plus que quatre petits tours avant le chemin du retour. » Et puis trois, deux, un et puis partez, partez. Vous sortirez de ma vie. Allez, chantez !

VERONIQUE/CECILE /DEBORAH (*en chœur et en tournant autour du canapé*) – Plus que quatre petits tours avant le chemin du retour. Plus que trois petits tours avant le chemin du retour. Plus que deux petits tours avant le chemin du retour. Plus qu'un petit tour avant le chemin du retour.

JEROME – Enfin, je tiens ma revanche. Maintenant, sortez, sortez. Je ne veux plus vous voir.

VERONIQUE – Mais mon biquet !

JEROME (*explosant*) – Terminé les biquets, il n'y a plus de biquet.

DEBORAH – Je serais sortie de toute façon.

JEROME – Mais peut-être pas assez vite à mon goût. Après trois nuits blanches, j'ai besoin de dormir.

CECILE – Je reviendrai.

JEROME – Dans une autre vie peut-être. (*Elles sont sorties sans refermer la porte.*) Ouf ! Assieds-toi, Jérôme. Cinq minutes à respirer dans le canapé avec une musique relaxante et puis un gros dodo dans la chambre. (*Il se dirige vers sa chaîne hi-fi, jette un coup d'œil sur ses disques.*) Et si je me passais un bon petit Beatles pour décompresser avant le dodo ? Merveilleux, les Beatles, ils faisaient eux-mêmes leurs harmonies vocales, pas de chœurs féminins. Plus de voix de femmes, que demander de plus ?

LE MARI (*revenant*) – Veuillez m'excuser. Ce n'est pas le mari de Cécile mais plutôt le commissaire qui revient.

JEROME – Ecoutez-moi bien, commissaire : si vous n'êtes pas la réincarnation de John Lennon, vous n'êtes pas le bienvenu et vous risquez très fort de finir assassiné comme lui.

LE MARI – On a volé votre voiture pratiquement sous mon nez mais rassurez-vous, j'ai relevé le numéro et j'ai mis immédiatement tous mes hommes sur l'affaire, le voleur sera bientôt coincé.

JEROME – Vous avez relevé le numéro ? Mais je le connais, c'est ma voiture. (*Jérôme a placé le revolver sur sa tempe.*)

LE MARI – Non, ne faites pas ça, mon vieux !

JEROME (*craquant et laissant tomber le revolver*) – Mais comment peut-on voler une voiture dans cet état-là ? Ce n'est plus qu'une épave. C'est une conspiration, on veut ma peau. (*Il est venu s'asseoir dans le canapé suivi par le commissaire qui affectueusement lui caresse les cheveux.*)

LE MARI – Ah, mon pauvre vieux !

JEROME – Oh oui, plaignez-moi.

LE MARI – Ah, mon pauvre vieux !

JEROME – Encore !

LE MARI – Ah, mon pauvre vieux !

JEROME – Nous sommes mieux entre hommes, n'est-ce pas ?

LE MARI – Ah oui, comme tantôt dans le cabinet, c'est mieux avec un homme.

DEBORAH (*réapparaissant et en aparté*) – Je ne voulais pas y croire mais voilà la vraie raison de notre rupture, il préfère les hommes. (*Elle sort en sanglotant.*)

SCENE 16 : JEROME et LE MARI

JEROME – Dans le fond, nous sommes victimes des femmes.

LE MARI – C'est ça, des victimes, les femmes nous pourrissent la vie. Vous qui semblez être un spécialiste, puis-je vous demander un conseil ?

JEROME – Un spécialiste, moi ? Un conseil ?

MARI – Je voudrais rompre avec une maîtresse comment dire ? collante, très collante.

JEROME – Une maîtresse, vous ? Ça alors, c'est étonnant, très étonnant.

MARI – Comment faire ?

JEROME – Il faut mentir. Mentez, il n'y a que cela de vrai.

MARI – C'est ce que vous avez fait avec moi ?

JEROME – Non, j'ai été honnête avec vous, foncièrement honnête.

MARI – C'est étonnant ce que vous me dites, très étonnant. Alors comme ça, vous ne m'auriez pas menti ?

JEROME – Parole de scout !

LE MARI – Vous êtes réellement allé en Afrique ?

JEROME (*troublé*) – Heu...oui, bien sûr.

LE MARI – Et vous avez vraiment failli y mourir ?

JEROME (*même jeu*) – Heu...oui...

LE MARI – Ecrasé par un éléphant ?

JEROME (*même jeu*) – Heu...oui, j'ai eu beaucoup de chance.

LE MARI – Là, j'ai un doute, le flair du policier qui reprend le dessus.

JEROME – Pourquoi ?

LE MARI – Parce qu'un éléphant, comme on dit, ça trompe énormément. Et l'éléphant, ça paraît forcément un peu...gros.

JEROME (*embarrassé*) – Forcément, un éléphant...mais comment êtes-vous au courant ? Par Cécile ?

LE MARI – Il n'y a pas que vous qui écoutez aux portes, même si j'évite de les prendre en pleine figure...Mais comme le policier reprend le dessus, je vais encore vous poser quelques questions.

JEROME (*même jeu*) – Je...je vous en prie.

LE MARI – Vous avez déjà régulièrement voyagé en France, je présume ?

JEROME (*même jeu*) – Heu...oui...bien sûr.

LE MARI – Dans les Alpes ?

JEROME – Heu...oui...mais où voulez-vous en venir ?

LE MARI – Un instant, nous y allons. Et dans les Pyrénées ?

JEROME – Heu...non, jamais.

LE MARI – Etes-vous réellement malade ?

JEROME – Oui...oui, je vous l'ai dit.

LE MARI – Si malade que vous avez déjà frôlé la mort et qu'il vous reste peu de temps à vivre ?

JEROME – Heu...oui...oui...je parie que c'est Cécile qui vous l'aura appris.

LE MARI – Effectivement, c'est elle et quand nous sommes descendus tantôt, en la pressant de questions, elle m'a même dit que si vous m'aviez parlé de Lourdes, c'est que vous y aviez effectué un long séjour dans l'espoir de guérir.

JEROME – Heu...oui...mais elle n'aurait pas dû, je n'aime pas qu'on s'apitoie sur mon sort.

LE MARI – Je comprends, mais ce que je comprends moins, c'est que vous venez de me dire n'être jamais allé dans les Pyrénées. Or, et je suis pratiquement incollable en géographie, Lourdes se situe dans les Pyrénées.

JEROME – Vous êtes sûr ?

LE MARI – Tout à fait sûr...mais peut-être connaissez-vous davantage la géographie de l'Afrique que celle de la France ?...

JEROME (*très embarrassé*) – Heu...non...non.

LE MARI – Et si Cécile a menti, c'est que rien n'est vrai alors. Vous n'êtes pas plus malade que moi et vous n'êtes jamais allé à Lourdes, n'est-ce pas ?

JEROME (*même jeu*) – Heu...si... je suis allé à Lourdes...en Afrique.

LE MARI – Lourdes en Afrique ?

JEROME – Oui, on n'en fait pas de publicité, c'est secret et miraculeux.

LE MARI – Pour être secret, c'est secret et miraculeux. En Afrique donc, et où ça ?

JEROME – Vous voyez le centre de l'Afrique ?

LE MARI – D'ici, pas distinctement, mais je peux l'imaginer.

JEROME – Eh bien, imaginez le centre de l'Afrique.

LE MARI – J'imagine, j'imagine.

JEROME – Quand vous venez du nord, vous descendez le Nil.

LE MARI – En laissant sur votre gauche la mer Rouge ?

JEROME – Oui et en laissant la mer Rouge à gauche, vous descendez le Nil.

LE MARI – Non, ne nous embrouillons pas, rectificatif : si vous descendez le Nil, vous partez de sa source jusqu'à l'embouchure, c'est-à-dire le delta où il se jette dans la Méditerranée.

Donc, je ne peux pas venir du nord : si je viens du nord, je remonte le Nil, nuance.

JEROME – Soit ! En venant donc du nord et en allant vers le sud, je remonte donc le Nil.

LE MARI – Lequel ?

JEROME – Comment ça lequel ? Il y en a plusieurs ?

LE MARI – Il y a le Nil blanc et le Nil bleu, je vous ai dit que j'étais incollable en géographie.

JEROME – Ecoutez mon vieux, c'est déjà assez compliqué comme ça. Que la mer soit noire ou rouge, que le Nil soit blanc ou bleu, peu importe ! Je remonte donc le Nil, c'est clair ?

LE MARI – Aussi clair que l'eau du Nil. Et vous allez loin comme ça ?

JEROME – Jusqu'à sa source et même beaucoup plus loin.

LE MARI – Donc vous ne continuez pas en bateau ?

JEROME – Que vous soyez en bateau ou en avion, à pieds, à cheval ou en voiture, je m'en moque. Je prenais comme point de repère le Nil.

LE MARI – Pour aller à Lourdes.

JEROME – Oui. Et pour aller à Lourdes, en venant du nord, on arrive en Afrique centrale. Et là, on y est presque. Vous voyez le lac Tanganyika ?

LE MARI – Je l'imagine, je l'imagine.

JEROME – Eh bien, ce n'est pas là.

LE MARI – Pourquoi me demandez-vous si je le vois si c'est pour me dire que ce n'est pas là ?

JEROME – Parce que beaucoup de gens pensent que c'est là, et on leur fait croire puisque c'est secret. C'est pour brouiller les pistes.

LE MARI – Pour les brouiller, effectivement, on les brouille. Et où est-ce alors ?

JEROME – Ne me bousculez pas, vous voyez bien que j'ai besoin de réfléchir. Où en étais-je ?

LE MARI – En Afrique centrale...et puis ensuite au lac Tanganyika...mais ce n'est pas là...puisque'on brouille les pistes.

JEROME – Voilà, j'y suis.

LE MARI – Où ça ?

JEROME – Ici. J'y suis, c'est une expression. Où en étais-je ?

LE MARI – Dans vos explications ?

JEROME – Oui.

LE MARI – Au Tanganyika.

JEROME – Voilà, j'y suis.

LE MARI – Où ça ?

JEROME – Ici. On fait donc croire que c'est le Tanganyika parce que c'est en réalité au lac Victoria.

LE MARI – Aux chutes ?

JEROME – Pourquoi « Aux chutes ? »

LE MARI – Mais à cause des chutes Victoria.

JEROME – Ah oui, les chutes Victoria...que tant de gens confondent avec les chutes du Niagara...

LE MARI - ...qui se trouvent à la frontière entre le Canada et les Etats-Unis, donc en Amérique et pas en Afrique.

JEROME – C'est ça, donc vous voyez comme on brouille les pistes, pour ne pas retrouver Lourdes.

LE MARI – Effectivement, il faudrait un miracle. Mais où est-ce alors finalement ? Près des chutes Victoria ?

JEROME – Voilà, près des chutes, dans le centre de l'Afrique.

LE MARI – Non, pas dans le centre, plus au sud.

JEROME – Plus au sud, le centre-sud si vous voulez.

LE MARI – Je veux. Je me répète : je suis incollable en géographie. Les chutes Victoria constituent, elles, la frontière entre le Zimbabwe et la Zambie.

JEROME – Voilà. Entre le... comme vous dites et la...

LE MARI – ...Zambie.

JEROME – Et les habitants de la Zambie sont des...

LE MARI – ...Zambiens, ce qui nous ramène à Lourdes...

JEROME – ...près des chutes Victoria...et plus exactement derrière les chutes.

LE MARI – Derrière les chutes ?

JEROME – L'entrée de la grotte miraculeuse se situe derrière les chutes, c'est une entrée cachée puisqu'elle est secrète.

LE MARI – Et qu'y a-t-il dans cette grotte ?

JEROME – Il y a...il y a...

LE MARI – Mais encore ?

JEROME – ...la Vierge et Bernadette Soubirous.

LE MARI – Ah ! pour une grotte miraculeuse, effectivement, c'est une grotte miraculeuse. Et comment les miracles se produisent-ils ?

JEROME – Il faut y croire, y croire très fort.

LE MARI – Pour y croire, il faut vraiment y croire.

JEROME – Il faut aussi beaucoup prier...mais seulement la Vierge, que des « « Je vous salue Marie. »

LE MARI – Pas de « Notre Père » ?

JEROME – Non, parce que forcément, notre père il est aux cieux tandis que la Vierge...

LE MARI – ...elle est dans la grotte.

JEROME – Elle est dans la grotte, voilà, vous avez tout compris. Et pour sortir, on repasse sous une autre chute mais ce n'est pas de l'eau.

LE MARI – C'est de l'eau bénite, j'avais compris. Dites donc, une chute d'eau bénite, ce doit être impressionnant ?

JEROME – Terriblement, et tout en traversant, vous devez faire...

LE MARI – Le signe de croix ?

JEROME – Voilà...Et réciter une dernière fois...

LE MARI - ...le Notre-Père ?

JEROME – Non, le « Je vous salue Marie » puisque notre père il est toujours aux cieux tandis que la Vierge Marie...

LE MARI - ...elle est restée dans la grotte, j'avais oublié. Bien, nous en sommes sortis.

Enfin, c'était très clair. Au début, c'était clair comme l'eau du Nil et à la fin, c'était clair comme de l'eau bénite. On n'a pas perdu au change.

JEROME – Voilà, c'est comme vous dites. A présent, si vous n'avez plus de question, je voudrais pouvoir enfin me reposer.

LE MARI – J'oubliais votre maladie. Vous êtes bien malade, n'est-ce pas ?

JEROME – Aussi sûr que vous vous appelez...comment vous appelez-vous encore au fait: Raymond, Albert ou René ?

LE MARI – Claude...Claude François. Je vais vous laisser à présent, vous avez bien mérité de prendre du repos.

JEROME – A qui le dites vous ! *(Le mari s'est levé, se dirige vers la porte. Il ramasse le revolver avant de partir.)*

LE MARI – Je l'emporte. On ne sait jamais, un accident est si vite arrivé. Au revoir, Jérôme.

JEROME – Au revoir, commissaire mais ne fermez pas la porte, sinon je suis sûr que dans 30 secondes à peine, quelqu'un sonnera.

LE MARI – Rassurez-vous, mon vieux, tout est terminé à présent.

JEROME – Je n'en suis pas si sûr. Ne la fermez pas.

LE MARI – Comme vous voudrez. Au revoir.

JEROME – Au revoir, commissaire. *(Il sort sans refermer la porte derrière lui.)* Et maintenant, retour aux Beatles et puis un petit, que dis-je ? un gros dodo. Pas de voix de femmes dans les chœurs ni même celle d'un commissaire ou de Claude François, bref : le bonheur intégral.

Dernier commandement du célibataire : quand enfin seul tu te retrouveras, au lit tu te coucheras. *(Il se retourne et se retrouve face au commissaire qui vient de rentrer.)* Je le savais, je le savais, c'était trop beau.

LE MARI – On a retrouvé votre 308 !...

JEROME *(exultant et dansant)* – Youpi ! On a retrouvé ma 308 ! On a retrouvé ma 308 !

LE MARI – ...mais incendiée. *(Jérôme tombe à la renverse dans le canapé et pleurniche.)*

RIDEAU